



HAL
open science

Objectifs et portée d'un travail sur la mémoire et les usages du passé dans le cadre des relations entre la Chine et Taïwan

Samia Ferhat

► **To cite this version:**

Samia Ferhat. Objectifs et portée d'un travail sur la mémoire et les usages du passé dans le cadre des relations entre la Chine et Taïwan. 2010. hal-00573295

HAL Id: hal-00573295

<https://hal.science/hal-00573295>

Submitted on 3 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Objectifs et portée d'un travail sur la mémoire et les usages du passé dans le cadre des relations entre la Chine et Taïwan

Samia Ferhat

À l'origine de mon étude se trouve le désir de satisfaire une curiosité particulière : comprendre comment et de quelle manière l'histoire que la Chine et Taïwan ont en partage influence aujourd'hui l'évolution de leurs relations. Explorer cette question revient à développer deux pistes de réflexion : interroger, dans un premier temps, la nature et le contenu d'une mémoire qui, par-delà le demi-siècle de séparation, a finalement assuré la continuité du lien entre les deux sociétés ; puis, dans un deuxième temps, identifier les souvenirs et représentations du passé susceptibles d'influencer de manière significative l'interaction entre les deux entités. L'observation se porte plus spécifiquement sur les souvenirs du conflit et de la division. Il s'agit alors d'évaluer la place qu'ils tiennent dans la mémoire collective, et, par ailleurs, de saisir la manière dont ils sont ravivés dans l'espace social contemporain.

Sur ce point, je m'inscris dans la lignée des travaux de Maurice Halbwachs. J'envisage la mémoire comme un processus de reconstruction du passé, de restitution des souvenirs, à partir d'éléments, de repères, tirés de l'environnement social présent¹. C'est-à-dire que si la mémoire est bel et bien un « présent du passé » selon les termes de saint Augustin², ou encore un « lien vécu au présent éternel » selon ceux de Pierre Nora³, elle est également, comme le souligne Marie-Claire Lavabre, « effet du présent »⁴. Je rajouterais qu'elle est aussi génératrice d'une dynamique particulière d'interaction sociale fondée sur un système donné de représentations.

Nous commencerons aujourd'hui par l'analyse du processus de rapprochement qui, depuis la fin des années 1980, tend à lier les sociétés chinoise et taïwanaise. L'accent sera mis sur la façon dont les Chinois et les Taïwanais perçoivent leur relation. Ce faisant, nous tenterons d'identifier la part que la mémoire et les représentations du conflit tiennent dans la formation et la cristallisation de ces perceptions. Ensuite, seront discutées les composantes de la mémoire collective, nous essayerons notamment de distinguer le contenu de la mémoire vive de celui de la mémoire historique. Enfin, il conviendra de préciser les objectifs de ma recherche et de présenter la méthode utilisée pour les atteindre. Celle-ci se traduit notamment par un travail de terrain amorcé en 2005 et effectué dans trois espaces distincts : la France, la Chine et Taïwan.

¹ Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, chap. III « La reconstruction du passé » et chap. IV « La localisation des souvenirs », Paris, Albin Michel, 1994 (2ème édition), p. 83-145.

² Cité par Paul Ricoeur, *Temps et Récit*, tome I, Seuil, 1983, p. 37.

³ Pierre Nora, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », *Les Lieux de mémoire, La République*, tome I, Paris, Gallimard, 1984, p. 21.

⁴ Marie-Claire Lavabre, *Le Fil rouge - Sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de la fondation nationale de Sciences politiques, 1994, p. 34.

Il y a un peu plus de vingt ans, la Chine et Taïwan ont entamé un processus de rapprochement grâce auquel les deux sociétés civiles ont pu développer un ensemble de relations à la fois professionnelles, mais aussi personnelles voire intimes : les mariages mixtes par exemple sont en nombre croissant.

Toutefois, la façon dont ce rapprochement se construit, ainsi que les débats qu'il suscite montrent combien la question du lien entre les deux sociétés est au cœur des préoccupations : pour certains, très nombreux en Chine, le lien qui unit Taïwan à la Chine n'a jamais été détruit, la séparation longue de plus d'un demi-siècle l'a tout au plus altéré. Il doit donc être ravivé et consolidé. Pour d'autres, composés principalement de Taïwanais, aucune réalité sociologique ne rend compte de l'existence d'un tel lien. Les plus radicaux évoquent même l'idée d'un lien fictif, imposé par le gouvernement Kuomintang et construit au moyen d'une politique de sinisation linguistique et culturelle.

➤ *Comment parle-t-on de ce lien et que signifie-t-il ?*

Le lien évoqué fait référence à une origine territoriale, une culture et une histoire communes. Sur ce point, trois perceptions se distinguent. Dans le premier cas, on évoque souvent les liens du sang. Une expression « les liens du sang sont plus épais que l'eau » 血濃于水 est alors utilisée pour signifier le partage d'une origine commune entre les Taïwanais et les Chinois. Cette matrice serait à la source d'un ensemble d'atavismes reproduits de génération en génération et révélateurs d'une forme d'immanence identitaire propre aux deux populations, plus particulièrement à la communauté han qui en forme la composante majoritaire. On évoque alors l'appartenance à une même communauté familiale par l'expression : « Nous constituons une famille » 我們是一家人.

Une chanson « Les héritiers du dragon » 龍的傳人 très populaire à Taïwan, Hongkong et en Chine dans les années 1980 semble être une bonne illustration de cette façon d'envisager le lien entre les deux sociétés. Son contenu insiste sur les caractéristiques physiques (yeux noirs, cheveux noirs, peau jaune...) et l'origine territoriale communes à tous les Chinois. En 2005 cette chanson est réapparue dans une version « rap » chantée par Wang Li-hong 王力宏, une jeune star du rock en langue chinoise⁵. Celui-ci, né aux États-Unis au milieu des années 1970, est issu d'une famille d'origine taïwanaise. Dans la nouvelle version qu'il donne des « héritiers du dragon », il reprend les paroles originelles, celles du Taïwanais Hou De-jian 侯德健, auxquelles il ajoute un couplet chanté en anglais et dans lequel il évoque, sur un rythme rap, l'histoire de la migration de ses parents. On retrouve dès lors l'idée d'une culture, d'une identité qui perdurent et se transmettent, au-delà des déplacements, des époques, et malgré l'imprégnation de nouveaux univers linguistiques et culturels. En 2006, au cours de sa tournée en Chine et à Taïwan, c'est par cette chanson que Wang Li-hong clôturait ses concerts.

Cependant, pour certains autres Chinois et Taïwanais, le partage de référents identitaires et culturels communs ne signifie pas nécessairement l'appartenance à une même communauté. Ils envisagent la séparation de plus d'un demi-siècle comme génératrice dans les faits de deux entités géographique, sociale et politique distinctes.

Enfin, certains, principalement des Taïwanais, mettent l'accent sur le processus de

⁵ Il a aussi joué dans le film *Lust, Caution* 《色·戒》 du réalisateur Ang Lee 李安 (2007).

construction identitaire entrepris par le gouvernement Kuomintang à partir de 1945. Mis en œuvre à la fin de la colonisation japonaise, ce processus avait pour but de développer chez la population taïwanaise le sentiment d'appartenance à la Nation chinoise. Il aurait en conséquence gêné l'expression d'autres dynamiques identitaires propres à chaque groupe de population présents sur l'île : les Hokklos, les Hakkas et les Aborigènes. Le lien qui unit Taïwan à la Chine est donc conçu comme construit, né d'une volonté politique et, de fait, « non légitime ». Cette perception fonde une démarche qui vise à retrouver les sources de l'identité taïwanaise. Compte tenu de ce différentiel de perception, que peut-on dire de l'évolution des relations entre la Chine et Taïwan ?

➤ *Les phases du rapprochement*

La première étape se situe en 1988 et s'est traduite par l'autorisation donnée aux continentaux installés à Taïwan depuis 1945 de retourner en Chine afin d'y retrouver les membres de leur famille. La dernière étape s'est traduite par le processus de négociation entamé au mois de mars 2010 en vue de la signature de l'ECFA : Accord-cadre de coopération économique qui constituerait un arrangement provisoire avant la signature d'un accord de libre-échange. Des années 1990 aux années 2000, plusieurs autres accords ont été conclus. Leur portée a été de permettre le rétablissement progressif de relations directes entre les deux territoires (maritimes, aériennes, commerciales et postales), et aussi d'accroître la liberté de circulation des populations. Toutefois, chaque accord prévoyait une application strictement limitée de son contenu : soit l'ouverture était circonscrite à certaines parties du territoire chinois et taïwanais, soit elle ne s'adressait qu'à une catégorie spécifique de la population. Aujourd'hui, encore, le nombre de touristes chinois autorisé à se rendre à Taïwan est limité et rigoureusement contrôlé. Seuls les voyages en groupe encadrés par une agence de voyage sont permis. Les visites individuelles doivent répondre à des critères d'ordre professionnel ou académique et faire l'objet d'une autorisation gouvernementale.

En plus de ces limites, le processus de rapprochement a été accompagné à Taïwan de nombreux débats au cours desquels se sont opposées les différentes forces politiques. Ces discussions montrent combien la méfiance reste bien présente. En effet, la dramatisation qui accompagne chacune des étapes du rapprochement révèle la permanence dans les consciences du souvenir d'un passé de conflits et d'hostilité.

En fait, il semble que deux dynamiques soient à l'œuvre : d'un côté, la réalité du rapport de force entre la Chine et Taïwan, ainsi que l'importance des enjeux économiques, portent au rapprochement entre les deux rives ; d'un autre côté, la mémoire toujours présente de la division et du conflit en complexifie la mise en place. Cette mémoire s'est construite autour du souvenir de la fracture et induit, surtout à Taïwan, une forte appréhension par rapport à l'évolution des relations entre les deux sociétés.

Division et conflit : souvenir de la fracture

Pourtant, le souvenir de la fracture entre le continent et Taïwan constitue la mémoire vive d'une partie assez restreinte de la population taïwanaise. Avant de développer cette idée, il convient de préciser ce que recoupe la notion de « fracture » et ce que signifie l'expression « mémoire vive ».

➤ *La fracture : mémoire vive d'une partie restreinte de la population taïwanaise*

La fracture fait référence à l'année 1949, soit la débâcle des troupes nationalistes devant les forces communistes et la fuite du gouvernement national vers Taïwan. Cependant, la fracture est aussi associée à la lutte politique, idéologique et armée qui de 1927 à 1949 a opposé les nationalistes aux communistes.

Or, si l'on considère la mémoire vive comme l'ensemble des souvenirs conservés par les personnes qui ont vécu les événements, et qui, de plus, ont fait l'objet d'une transmission⁶, on doit se rendre à l'évidence que la mémoire de la fracture en tant que mémoire vive ne tient qu'une place très restreinte dans la mémoire collective à Taïwan. En effet, les Taïwanais issus de familles susceptibles d'avoir vécu les événements sur le continent représentent actuellement environ 15 % de la population.

Toutefois, au vu des perceptions en œuvre à Taïwan et relatives à la relation avec la Chine, on peut émettre l'hypothèse de l'existence d'une pluralité des mémoires vives qui, cependant, auraient en commun le souvenir du conflit et de la division ; ce souvenir n'étant pas toujours rattaché à un vécu sur le continent. Cette hypothèse repose sur les premiers résultats de mon travail du terrain qui montrent qu'il existe ce que l'on peut appeler un « imaginaire de la fracture » qui se nourrit de souvenirs et de représentations pas nécessairement ni exclusivement rattachés au moment 1949, ni à la lutte politique entre les nationalistes et les communistes.

Mémoires vives et imaginaires de la fracture

Deux contenus mémoriels peuvent être présentés afin d'illustrer la manière dont se nourrit cet imaginaire de la fracture. L'un a trait à l'expérience coloniale et l'autre aux premières années du régime Kuomintang à Taïwan.

➤ *Mémoire en relation avec la colonisation japonaise*

Les souvenirs en relation avec la colonisation japonaise sont très souvent convoqués par les Taïwanais lorsqu'ils veulent souligner la distance qui les sépare de la Chine. Ils

⁶ Voir notamment Marie-Claire Lavabre, « Usage du passé, usages de la mémoire », *Revue française de science politique* (44), juin 1994, p. 487.

parlent alors de la politique d'assimilation mise en œuvre par le colonisateur et le processus de socialisation qui en a découlé. Cela a contribué à faire naître chez beaucoup de Taïwanais, notamment ceux nés dans les années 1920, le sentiment d'appartenance à l'Empire japonais. Aussi, au moment du déclenchement de la guerre sino-japonaise en 1937, certains se sont portés volontaires pour incorporer l'armée de l'Empereur et ont été envoyés sur les champs de bataille d'Asie du sud-est et d'une partie du continent chinois. La Chine pour ces soldats était bel et bien l'ennemi.

Par ailleurs, est aussi évoqué le fait que beaucoup de Taïwanais avaient développé des relations harmonieuses avec les colons. Dans certaines familles, l'utilisation du japonais était aussi fréquente que celle des dialectes : le processus d'identification allait donc naturellement plus dans le sens du Japon que de la Chine.

L'évocation d'une rupture d'avec le continent amène aussi à rappeler le drame des événements du 28 février 1947.

➤ *La mémoire vive en relation avec les événements du 28 février 1947 et la période de terreur blanche*

Deux communautés sont alors mises en opposition : celle des Taïwanais de souche et celle des continentaux ; les premiers sont présentés comme victimes de la violence du gouvernement nationaliste, lui-même envisagé comme une autorité politique et militaire « chinoise », extérieure au territoire. La période de terreur blanche qui suit les événements contribue à consolider dans les esprits cette perception d'une altérité conflictuelle dans laquelle les autorités politiques d'origine continentale tiennent la position de l'agresseur.

La conscience d'une extériorité génératrice d'une relation distanciée est confortée par plusieurs facteurs : on évoque souvent l'utilisation de langues différentes (dialectes parlés à Taïwan opposés au mandarin), ainsi que les usages de civilité et de sociabilité : les Taïwanais aiment à rappeler combien ils avaient intégré les codes de politesse, du vivre en commun des Japonais, et combien les continentaux leur semblaient peu civilisés. Ce sont des perceptions que l'on retrouve aujourd'hui dans la façon dont les Taïwanais appréhendent les touristes chinois qui viennent par cars entiers sur les lieux touristiques de l'île. Ils sont souvent dépeints comme peu respectueux des codes sociaux en vigueur : les codes de politesse notamment. De même, le projet de loi qui autoriserait les étudiants du continent à poursuivre des études à Taïwan fait, en ce moment, l'objet de nombreuses controverses : ceux qui s'y opposent évoquent la possibilité d'une activité d'espionnage menée par les étudiants. Ils font émerger par leurs craintes tout un imaginaire propre aux années de terreur blanche, années pendant lesquelles il était constamment rappelé à la population de se montrer particulièrement vigilante à l'égard des espions communistes.

Quels liens peut-on dès lors établir entre cette mémoire vive et les usages du passé en cours à Taïwan à partir de 1945 ?

À Taïwan, lorsque l'on traite des questions de mémoire, on met souvent l'accent sur l'instrumentalisation politique qui y a été faite du passé. En se fondant sur la politique culturelle mise en place par le gouvernement nationaliste⁷ et sur le contenu des manuels scolaires⁸, il est commun de souligner combien les Taïwanais ont été privés de leur mémoire et amenés, par le biais de processus de socialisation, à intégrer un sentiment d'appartenance à la Nation chinoise.

Il convient ici de distinguer une forme particulière de la mémoire qui est la « mémoire historique », à ne pas confondre avec la « mémoire vive ». Si l'on se rapporte aux travaux de Marie-Claire Lavabre, on peut présenter la mémoire historique comme étant « la manière dont est écrite et commémorée l'histoire collective »⁹ ; elle est nécessairement un réarrangement des événements du passé dans le but d'assurer la cohérence du parcours collectif et l'intégrité identitaire du groupe. Il s'agit d'un récit motivé par des considérations liées à l'exemple et à l'identité¹⁰. Aussi, la mémoire historique, que l'on peut également appeler « mémoire officielle », est-elle nécessairement normative.

Avant d'aborder la question du lien entre mémoire vive, mémoire historique et mémoire collective, j'aimerais donner quelques exemples du contenu de la mémoire historique, et de son évolution, en Chine et à Taïwan après 1945 et montrer, ainsi, en quoi consistait le « réarrangement » des événements du passé.

➤ *À Taïwan*

Redevenue province chinoise en 1945 après cinquante années de colonisation japonaise, le parcours de Taïwan a été intégré dans le récit historique propre à la République de Chine, lui-même présenté comme continuité de l'histoire millénaire chinoise. La mémoire officielle a tout autant répondu aux exigences de la situation géopolitique de la période de guerre froide, qu'à celles de politique interne. Cela s'est traduit par la valorisation du souvenir de la terre d'origine au détriment du particularisme local taïwanais. De même, l'affirmation de l'appartenance au monde libre (le bloc de l'Ouest) s'accompagna jusqu'aux années 1980 du rappel continu de l'expérience de la lutte de résistance contre le Japon, soit le Japon expansionniste et militariste des années 1930 et 1940, ainsi que de celui de l'expérience de la guerre civile contre le communisme. La mémoire officielle valorisait également le rôle et la position du Kuomintang dans le parcours de la République de Chine, alors que l'expérience coloniale taïwanaise était négligée dans sa portée et ses effets, notamment quant aux liens tissés entre la population taïwanaise et l'ancien colonisateur ; de même, les événements du 28 février 1947 restaient très peu évoqués ou alors se trouvaient singulièrement dédramatisés.

⁷ Promotion de l'apprentissage du mandarin, restrictions quant à l'usage des dialectes locaux, valorisation de la tradition culturelle chinoise etc...

⁸ Priorité accordée à l'histoire déroulée sur le continent au détriment du vécu insulaire.

⁹ M.-C. Lavabre, *Le Fil rouge...*, op. cit., p. 21.

¹⁰ *Ibid*, p. 15-18, 42.

➤ *En Chine*

La mémoire officielle a aussi intégré le parcours collectif dans la continuité de l'histoire chinoise même si la tradition culturelle, contrairement à ce que prônait le KMT à Taïwan, était sacrifiée à la mission révolutionnaire du PCC (Parti communiste chinois). L'appartenance au bloc de l'Est a donné lieu à une lecture de l'histoire de la République de Chine très différente, pour ne pas dire contraire à celle valorisée par le Kuomintang. Dans l'évocation du parcours politique de Sun Yat-sen, par exemple, on mit l'accent sur la politique de front uni avec les communistes (1924) ; de même que sa pensée politique, les « Trois principes du peuple », a été diffusée dans une version qui mettait l'accent sur la politique sociale en faveur de la paysannerie et des ouvriers.

La guerre de résistance contre le Japon a aussi été considérée en fonction des alliances politiques et diplomatiques de l'après 1949. Au début des années 1950, alors que l'Union soviétique et la République populaire de Chine entamaient une décennie de relations amicales, les cérémonies commémoratives de la victoire de 1945 étaient l'occasion d'exprimer la reconnaissance du gouvernement chinois pour le soutien et l'aide apportés par Moscou. La dégradation des relations entre Pékin et Moscou au cours des années 1960 a produit une nouvelle lecture de l'histoire : jusqu'en 1975, l'aide de l'URSS ne fut plus évoquée ; l'accent était exclusivement mis sur le rôle du PCC et du Président Mao. Par ailleurs, ce n'est que dans les années 1980, à la faveur de la politique de réforme et d'ouverture, que les commémorations de la victoire de la guerre de résistance donnèrent lieu à l'évocation du front uni entre le PCC et le KMT : le rôle de l'armée nationale a été pour la première fois souligné et salué en 1985. Un nouveau pas a été franchi en 1995. Alors que la Chine entendait affirmer sa présence sur la scène politique internationale, le Président Jiang Zemin a salué l'effort et le sacrifice des nations alliées (USA, GB etc.) dans la guerre contre le Japon. Pour la première fois, dans la narration officielle, la guerre de résistance était intégrée à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale¹¹.

Comme j'ai essayé de le montrer, la mémoire officielle en Chine et à Taïwan a, en fonction des impératifs politiques nationaux et internationaux, privilégié ou, au contraire, mis de côté certaines parties de la mémoire vive. Toutefois, cela ne signifie pas que ces éléments du parcours historique collectif ont été de ce fait effacés de la mémoire collective. À Taïwan, par exemple, même si le vécu de la période coloniale, de l'enrôlement de soldats taïwanais dans l'armée japonaise ou encore des événements du 28 février 1947 furent très peu présents dans le contenu des manuels scolaires ou de la mémoire officielle, cela ne veut pas dire que ce vécu a disparu de l'imaginaire collectif. Si l'on se fonde sur les travaux de Maurice Halbwachs¹², on peut dire, à la suite de Marie-Claire Lavabre que la mémoire collective est une interpénétration du collectif et de l'individuel¹³. Elle mêle la mémoire historique à la mémoire vive, et, selon les termes de Marc Bloch, se construit à travers « les faits de communication entre individus »¹⁴ que ce soit au sein des familles, ou au sein des différentes « communautés affectives »¹⁵. Ainsi,

¹¹ Cette question de l'évolution du contenu de la mémoire historique dans les deux sociétés est développée par l'auteur dans l'article « Guerre de résistance en Chine et à Taïwan : diffluence et incarnations de la mémoire », in Samia Ferhat, Sandrine Marchand (éds.), *Taïwan, île de mémoires*, Lyon, Tigre de papier, à paraître.

¹² M. Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire (Avant propos)*, *op. cit.*, p. 8.

¹³ M.-C. Lavabre, *Le Fil rouge...*, *op. cit.*, p. 19.

¹⁴ Marc Bloch, « Mémoire collective, traditions et coutume. À propos d'un livre récent », in Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, édition établie par Annette Becker et Etienne Bloch, Paris, Quarto Gallimard, 2006, p. 342. (Première publication dans la Revue de synthèse, tome XL, décembre 1925).

¹⁵ L'expression « communauté affective » est empruntée à Marie-Claire Lavabre dans la lecture qu'elle donne des

les premiers résultats de mon travail de terrain montrent combien la famille, ainsi que les divers environnements sociaux qui l'entourent (amis, voisinage, etc.), de même que l'institution scolaire constituent des lieux privilégiés de conservation et de transmission de la mémoire.

Compte tenu de tout ce qui précède, quelle finalité se proposerait une recherche liée à la sociologie de la mémoire dans le cadre des relations entre Taïwan et la Chine ?

Objectifs de la recherche

Au-delà de l'étude de l'imaginaire de la fracture déjà évoquée, l'interrogation porte sur l'existence ou non d'une communauté de représentations et d'affects qui feraient lien entre les Chinois et les Taïwanais. Alors que les Taïwanais évoquent l'existence d'une distance, d'une barrière entre les deux populations 隔閡, les Chinois, comme nous l'avons vu, parlent, eux, de l'appartenance à une même famille 我們是一家人. Cette assertion fait naître un faisceau de curiosités à explorer : que recoupe le terme de « famille » utilisé dans ce cadre précis ? La famille évoquée peut-elle, malgré la séparation territoriale et la division politique, être assimilée à une « communauté affective » ? Existe-t-il une mémoire spécifique qui la distinguerait et qui serait constituée de « souvenirs, de modèles, d'exemples, d'enseignements » communs ; c'est-à-dire d'un « esprit propre » selon les termes de M. Halbwachs¹⁶ ou encore d'une « âme » commune selon ceux d'Ernest Renan¹⁷ ? Par ailleurs, sur quelle forme d'imaginaire repose la « barrière » dont parlent les Taïwanais ? Quelles sont les représentations du passé mais aussi les réalités du présent qui en ont permis la sédimentation ?

C'est pour répondre à ces questions que j'ai élaboré un protocole de recherche. Il comprend deux phases d'investigation.

Méthodes de travail

1. Réalisation d'une enquête à Paris, Taipei, Taidong, Shanghai et Pékin (2005-2008)

L'enquête consistait en la réalisation d'entretiens compréhensifs auprès d'étudiants chinois et taïwanais âgés de 23 à 33 ans. Cinquante-quatre entretiens ont été réalisés.

J'ai choisi de consacrer le contenu des entretiens à un moment de l'histoire commun aux Taïwanais et aux Chinois : la période 1911-1949, soit la partie continentale de l'histoire de la République de Chine. Le but était d'interroger le contenu et les formes

travaux de Maurice Halbwachs, voir « Maurice Halbwachs et la sociologie de la mémoire », *Raison présente* (128), p. 53.

¹⁶ Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, *op. cit.*, p. 151 ; voir aussi Florence Haegel, Marie-Claire Lavabre, *Destins ordinaires - Identité singulière et mémoire partagée*, Paris, Les Presses de SciencePo, 2010, p. 114.

¹⁷ Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Mille et une nuits, 1997, p. 31.

prises par la mémoire rattachée à ce moment d'histoire ; d'en distinguer les figures communes ainsi que celles qui faisaient dissension. Je voulais aussi identifier les processus de transmission. Par ailleurs, le récit produit par les étudiants au cours de l'entretien devait permettre de distinguer les stratifications de la mémoire en fonction des appartenances générationnelles, familiales, territoriales et nationales.

➤ *Les stratifications de la mémoire : d'où porte-t-on le regard sur le passé ?*

Quelques exemples :

À Taiwan le facteur générationnel a une incidence certaine sur la lecture que l'on donne du passé ; ce qui semble moins manifeste en Chine. En effet, les étudiants nés au début des années 1970 et qui ont grandi sous la loi martiale ont une mémoire rattachée au passé de la République de Chine relativement précise, riche sur le plan émotionnel (il existe un attachement affectif aux symboles nationaux : l'hymne, le drapeau, les chants) et assez peu conflictuelle. Alors que ceux nés au début des années 1980 et qui ont grandi avec le processus de démocratisation, ont un rapport plus détaché à l'histoire de la République de Chine et intègrent dans leur narration des représentations ou souvenirs en lien avec le passé propre à Taïwan : événements du 28 février 1947, violences politiques du gouvernement Kuomintang, etc.

Autres variables qui influent sur la façon dont on parle du passé : l'origine territoriale et la transmission mémorielle au sein des familles. Parmi les plus jeunes participants à l'enquête, il est nécessaire de distinguer les Taïwanais nés dans une famille de continentaux ou dont l'un des parents est continental. La narration qu'ils font du passé est nourrie de souvenirs transmis dans la sphère familiale et, en conséquence, particulièrement riches d'affects. Par ailleurs, la question de l'altérité au moment où l'enquête a été menée¹⁸ est souvent envisagée comme plus conflictuelle avec le compatriote taïwanais qu'avec le jeune chinois.

➤ *Existent-ils des représentations et affects partagés par les jeunes chinois et les jeunes taïwanais ?*

Le moment d'histoire à propos duquel les jeunes Taïwanais et Chinois partagent le plus d'affects et de représentations est celui de l'occupation japonaise en Chine (1931-1945). Bien sûr, en raison du contenu distinct des deux mémoires officielles, ils perçoivent le rôle du KMT et du PCC de manière contraire. Toutefois, la narration qu'ils donnent de l'occupation japonaise ; les sentiments qu'ils expriment à l'égard de l'occupant japonais sont quasiment similaires : les mêmes mots et expressions sont utilisés « honte » 恥辱, « colère » 氣憤, « haine » 仇恨¹⁹. Les participants à l'enquête se retrouvent aussi sur le sens donné à ces différents termes. Le sentiment de honte notamment fait référence à l'humiliation ressentie du fait de l'incapacité du gouvernement chinois de l'époque à protéger le territoire national et la population contre l'agression étrangère. Il est aussi lié au sentiment d'impuissance et d'humiliation que ressent la victime devant la

¹⁸ 2005-2008 : deuxième mandat présidentiel de Chen Shui-bian 陳水扁, homme politique issu de la mouvance indépendantiste du Parti démocrate progressiste.

¹⁹ Voir Samia Ferhat, « Chine-Taiwan : une jeunesse face à l'histoire », *Perspectives Chinoise* (95), mai-juin 2006, p. 56.

brutalité de l'agresseur. Les événements qui suscitent la colère ou la haine sont aussi les mêmes : le massacre de Nankin, les viols et assassinats de masse, la cruauté et le mépris manifestés par l'occupant japonais à l'égard de la population chinoise. Dans ce cas précis, les jeunes Taïwanais et Chinois partagent un même imaginaire du passé et utilisent le même langage pour l'exprimer. Pourtant, peu de Taïwanais ont vécu ce moment d'histoire et les manuels scolaires ne traitent que de façon très brève ces événements. Ce phénomène montre deux choses : tout d'abord le rôle que jouent les faits de communication entre individus dans le processus de transmission mémorielle et, ensuite, l'impact que peuvent avoir les médias ou vecteurs de la mémoire dans l'imaginaire collectif. En effet, les étudiants font souvent état de souvenirs et narrations évoqués ou produits par les membres de la famille et les enseignants. De même qu'ils parlent volontiers des films, photos ou images qui les ont marqués.

Cependant, ces affects et perceptions rattachés à l'agresseur japonais en Chine sont rarement convoqués quand les Taïwanais relatent l'expérience coloniale. Les plus jeunes ont même une perception plutôt positive du colonisateur japonais. Cette perception repose à la fois sur les souvenirs transmis dans les familles, mais aussi sur la nouvelle narration historique qui a émergé à la fin des années 1990 et qui propose une lecture positive de la période coloniale.

C'est l'apparition d'une telle communauté d'affects et de représentations quant à l'occupation japonaise en Chine qui est à l'origine de la deuxième phase du protocole de recherche.

➤ *Atelier " Jeunesse, histoire et cinéma "*

Le propos de cet atelier était de réunir des étudiants chinois et taïwanais, et de les inviter à parler ensemble d'histoire autour d'une œuvre cinématographique.

L'atelier a comporté six séances organisées du mois de décembre 2009 au mois de mars 2010. Dix étudiants chinois et taïwanais y ont participé. J'ai été secondée par quatre assistantes (deux assistantes chinoises et deux assistantes taïwanaises) qui m'ont aidé à préparer les séances et ont pris des notes pendant leur déroulement. Une cinquième assistante, chinoise, était en charge de la logistique et un caméraman, chinois, a enregistré et filmé chacune des rencontres. Les séances commençaient par la projection d'un film qui était suivie d'une discussion entre les étudiants. Cette discussion avait pour support des questions que je leur soumettais et qui était liées au contenu du film ; ou elle était initiée par les étudiants eux-mêmes à la suite de travaux ou d'activités réalisés en petits groupes. La durée des séances était de 5 h 30 en moyenne. L'organisation de cet atelier avait trois objectifs.

Premier objectif :

Continuer à explorer avec les étudiants la mémoire de la guerre de résistance contre le Japon en Chine, ainsi que celle de la période de colonisation japonaise à Taïwan. Vérifier si les résultats obtenus lors de l'enquête étaient confirmés. Je voulais aussi repérer le rôle que les préoccupations liées à l'environnement contemporain, c'est-à-dire l'environnement politique national et l'environnement propre aux relations entre les deux rives, pouvait jouer dans l'évocation du passé.

Deuxième objectif :

Je voulais observer l'impact que la prise de parole au sein du groupe pouvait avoir sur le contenu et la forme de la narration produite par les étudiants. La préoccupation principale était de savoir si la dynamique de groupe allait accentuer les divergences de perceptions liées au passé et consolider, en conséquence, l'imaginaire de la fracture ; ou, au contraire, donner lieu à l'élaboration d'une narration faisant lien entre les membres de l'atelier. Dans ce cas précis, l'observation concernait trois ensembles distincts : celui des étudiants taïwanais, celui des étudiants chinois et celui constitué par les dix étudiants. L'observation concernait chacun des ensembles mais était aussi transversale : je voulais savoir comment s'organisaient les dynamiques d'opposition, de conflit et de solidarité.

Troisième objectif :

Procurer aux étudiants un espace de rencontre et de discussion.

L'atelier devait permettre à ces jeunes d'échanger dans un espace au sein duquel ils ont rarement l'occasion de se retrouver. En effet, s'il est vrai que des liens d'amitié peuvent se créer entre jeunes Taïwanais et Chinois, ceux-ci, afin d'éviter tout risque de discorde ou de tension, n'abordent presque jamais les questions en rapport avec l'histoire ou la politique. Les séances de l'atelier devaient, premièrement, conduire à une dédramatisation de la perception de l'altérité et, deuxièmement, permettre d'aborder un ensemble de points sensibles amenés de façon indirecte, par un travail sur le film. Je pensais en effet que le film, outil à forte densité émotionnelle, constituerait un support idéal pour l'évocation des différents imaginaires et sensibilités.

Les discussions ont été poursuivies au-delà des séances grâce à la création et la gestion d'un blog dont l'une des assistantes chinoises était responsable.

Cet atelier, s'il m'a permis d'aller plus avant dans l'exploration du phénomène mémoriel, s'est aussi avéré être un instrument très efficace pour la promotion de la rencontre et de l'interaction entre ces deux jeunesses. C'est cette fonctionnalité-là que j'aimerais maintenant développer avec des partenaires français, taïwanais et chinois.